Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite)

Armand Yon

Volume 20, numéro 2, septembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302569ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302569ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yon, A. (1966). Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(2), 262–280.
<https://doi.org/10.7202/302569ar>

Un siècle d'opinion française

LES CANADIENS FRANÇAIS JUGÉS PAR
LES FRANÇAIS DE FRANCE *
1830-1939

1re partie

LES PEINTRES DE LA VIE CANADIENNE
(suite)

II. UNE ÈRE DE CRITIQUE (1880-1914)

§ 10. *Auteurs d'ouvrages canadiens*

Ce que Bazin avait simplement projeté, d'autres allaient le mettre à exécution, et même quelques années avant Louis Hémon; car, si *Maria Chapdelaine* est le meilleur roman *canadien* écrit par un Français, il n'est pas le premier.

En fait d'œuvres d'imagination faut-il mentionner ici un récit pour la jeunesse, paru en 1890 dans la "Bibliothèque du petit Français": *Voyage du novice Jean-Paul à travers l'Amérique*?¹ L'auteur était Georges Lamy, professeur au lycée Lakanal. Dans sa préface, il nous avoue que ce Jean-Paul, c'est un peu lui-même, car il fit autrefois la traversée... Encore que l'histoire, pour laquelle on a utilisé et des souvenirs personnels et des informations puisées à bonne source, soit assez gauchement contée, on louera cet éducateur d'avoir voulu faire connaître et aimer aux jeunes Français de son temps "ces amis lointains, si tendrement et fidèlement attachés à la patrie perdue".²

* Voir notre *Revue*, XVIII: 321-342, 517-533; XIX: 56-83, 254-269, 443-462, 566-584; XX: 56-74.

¹ G. Lamy, *Voyage du novice Jean-Paul* (Paris, A. Colin, 1890), viii.

² *Ibid.*, vii.

En 1886, à l'occasion de la mort à Hanoï de Paul Bert, victime de la dysenterie, Henri Rochefort s'était écrié : "Vous voulez des colonies salubres ? Laissez donc le Tonkin et allez vous établir au Canada !" ³ La supériorité du climat canadien pouvait justifier cette préférence ; mais, ce qui étonna davantage, ce fut de voir le fougueux tribun, ennemi juré du trône et de l'autel, composer en cette même année un drame "canadien", *le Home Rule* ... Avait-il rencontré à Paris des Canadiens pour l'instruire des *raids* organisés jadis par les Fenians contre le pays ? On ne sait : mais, dans sa pièce qui, au dire des critiques, ne brillait ni par l'excès de couleur locale ni par la rigueur des faits exposés, il prend nettement parti pour les Canadiens français contre les Irlandais ⁴.

Se rappelle-t-on encore aujourd'hui jusqu'à quel point Jules Verne s'intéressa au Canada ? Un de ses livres — non des meilleurs, il est vrai — a pour théâtre la province de Québec : c'est *Famille Sans-Nom*, publié en 1889. Le récit prétend être un épisode de la rébellion des Canadiens contre la "tyrannie britannique" (1837). On y voit la lutte sourde menée contre les autorités par deux frères, Jean, qui est prêtre, et Joann, devenu chef de "patriotes". L'intrigue est serrée et "palpitante", comme dit le populaire ; mais l'atmosphère n'a rien de spécifiquement canadien. À côté de maintes généralisations, on trouve cependant certains détails précis qui prouvent que Jules Verne était très exactement renseigné sur les conditions du pays. Il est, sans doute, à cette époque, l'un des rares écrivains français à proclamer que "le Canada est, à proprement parler, une puissance libre, sous le nom de *Dominion of Canada*, où les éléments franco-canadiens et anglo-saxons se coudoient dans une égalité parfaite" ⁵. On peut se demander ce qu'en pensèrent même alors les Canadiens français !

³ Cité par Baudoncourt, *Histoire populaire*, i.

⁴ En dépit d'actives recherches, nous n'avons pu découvrir ce texte, non plus que la moindre trace de la pièce dans les numéros de *l'Intransigeant* de cette époque. Il est fait allusion au *Home Rule* dans *Paris-Canada*. Cf. Guénard-Hodent, *La tradition renouée* (Ed. de *Paris-Canada*, 1930), 48.

⁵ J. Verne, *Famille Sans-Nom* (Paris, Hetzel, s.d. [1889]), 419.

Mais il y a mieux: en 1896, l'explorateur Étienne Richet devait s'embarquer en Colombie britannique pour la mer de Behring. D'Amiens, le 12 février, Jules Verne lui souhaite bon voyage et lui dit combien il envie son sort de pouvoir parcourir ainsi le Canada: "Tel qu'il nous apparaît, écrit-il entre autres, ce pays a un rôle à jouer dans l'évolution française en Amérique; ce rôle est des plus importants" ... En effet, "depuis des années, loin de nos agitations vaines, il se produit par de-là l'Atlantique toute une épopée: c'est la montée silencieuse, à travers les forêts et les prairies du Nouveau-Monde, d'une France nouvelle" ... Et le signataire continue en faisant, comme Vauban autrefois, des calculs optimistes sur l'accroissement futur de la population. C'est au point, pensait-il, que "les Canadiens français compteront [dans un siècle] 40 millions d'âmes sur les 100 millions que contiendra le Dominion" ... et cette "France américaine" pourrait alors contrebalancer l'influence du "colosse" des États-Unis, formé de deux puissants "blocs": l'un anglo-saxon à l'est, l'autre plutôt germanique à l'ouest⁶. La lettre est curieuse et, indépendamment de sa sympathie envers les Canadiens français, Jules Verne nous y donne une preuve nouvelle de son imagination débridée.

Il faudra attendre jusqu'en 1905, pour rencontrer chez un romancier français une sérieuse étude de mœurs canadiennes. Georges Lechartier s'était déjà signalé par une œuvre, *Où va la vie*, qui "donnait des espérances"⁷, lorsqu'il publia dans le *Correspondant*, à partir du 10 août 1905, *L'irréductible force*⁸, qui semble vouloir tenir les promesses antérieures. Dès son apparition dans la revue, le roman fut favorablement accueilli par *Paris-Canada*, qui en loua "l'émotion, la sincérité impressionnantes"⁹. Dans la mesure où elle daigna s'en occuper, la critique française en dit également du bien.

⁶ Lettre publiée par *le Gaulois* après la mort de l'écrivain. Reprod. dans *Paris-Canada*, 15 avril 1908.

⁷ *Polybiblion*, 2^e s., t. 64 (1906): 12, art. signé "Charles Arnaud".

⁸ G. Lechartier, *L'irréductible force* (Paris, Plon, 1906), in-16, 342 p.

⁹ *Paris-Canada*, 15 nov. 1905, art. signé "Fantasio".

Au Canada, par contre, le livre souleva une tempête de protestations. Le sénateur David le qualifia d'“infect”, et définit son auteur “un mouchard qui lance son cheval par-dessus toutes les barrières des convenances” (*sic !*)¹⁰ Pourquoi un tel tollé ? C'est qu'on eut vite flairé le roman “à clef” et qu'on s'amusa à épinglez des noms sur les personnages, dont certains n'étaient pas très reluisants.

Lechartier, en effet, avait vécu quelque temps au pays, prenant des notes et se réservant de peindre sur le vif, sans ménagements, les milieux sélects où il avait été reçu. On s'accorda à reconnaître le salon d'un des rois de la finance à Montréal, L.-J. Forget, plus tard sénateur. Là évoluent les invités les plus divers: Parennes, le Français grincheux qui ne perd aucune occasion de dénigrer Canada et Canadiens; “Totoche” (Henriette) Hortain, type de jeune snobinette poussant le flirt aux extrêmes; l'héroïne, Mme Cérences (Delphine), dont le mari est un ivrogne qui boit “à l'anglaise”, c'est-à-dire par intermittences, après quoi il se fait traiter dans des cliniques spéciales et discrètes; enfin, le jeune premier, Jacques Dostange, épris follement de Mme Cérences et qu'on nous dépeint sous les dehors les plus avantageux. C'est justement un conférencier français de passage à Montréal, et un critique¹¹ suggère, non sans malice, qu'ainsi représenté comme “d'un physique irréprochable”, ce conférencier doit être l'auteur lui-même !

Quoi qu'il en soit, le lecteur devine que les lauriers de Paul Bourget font envie à Lechartier; car il a bel et bien emprunté au célèbre académicien un de ses thèmes favoris, en nous présentant un “état d'âme”, une crise intérieure qui fait tout l'intérêt du récit. Delphine, malheureuse au foyer, ne peut être que trop attirée par les belles manières et les propositions engageantes du jeune Français; mais, en bonne Canadienne, c'est

¹⁰ Nous n'avons pu retrouver les références de cette appréciation, mais elle nous a été fournie par feu Aegidius Fauteux, érudit canadien d'une information toujours sûre. Ce qui, peut-être, provoqua une si catégorique “exécution”, fut le portrait du “sénateur Pommier”: “petit, remuant, ventru, deux côtelettes lui descendant le long des joues” (*Op. cit.*, 23).

¹¹ Le même “Fantasio” (cf. note 9).

une sincère et fervente catholique : après une lutte violente, dont on suit les diverses péripéties, elle puisera dans ses convictions la force nécessaire, irrésistible, *irréductible*, qui l'arrêtera au bord de l'adultère. "C'est, dira le critique déjà cité, l'apothéose de la Canadienne elle-même, esclave du devoir, qu'on émeut mais qu'on ne conquiert pas !" ¹² Seul, le cynique Parennes ne sera pas impressionné : "Bah ! dira-t-il, madame Cérences ? petit sexe !"

Une pareille histoire ne manquait pas de convenu et eût pu se dérouler dans n'importe quelle ville du monde. L'avantage de Lechartier est d'avoir pu la situer dans un cadre neuf, et il l'a fait en artiste.

Ses tableaux — et particulièrement ses scènes d'hiver — ne manquent ni de fraîcheur ni d'animation. Avec sa tendance à ironiser, il a bien quelque peu exagéré le snobisme de ce high life alors très anglicisé, mais rendons-lui cette justice qu'il était le premier à le peindre. Pour le reste, *L'irréductible force* se lit encore avec autant d'agrément que *L'étape* ou *Un drame dans le monde*, ni plus ni moins. Quant aux bonnes intentions de l'auteur, elles ne sauraient faire doute : autrement, eût-il osé dédier ce livre à Mme René Doumic, dont le mari avait visité le Canada quelques années plus tôt ? Seulement, Lechartier, qui se flattait de bien connaître les Canadiens, n'avait pas su prévoir toutes leurs réactions !

Ceux-ci, trois ans plus tard, eurent de vrais motifs de se plaindre, lorsqu'ils connurent *Le pays des petites filles* ¹³ : ce pays, c'était le leur, et les "petites filles" en question n'étaient autres que les jeunes Canadiennes françaises, telles que décrites — caricaturées plutôt — par Olivier Diraison.

D'origine bretonne, l'auteur s'était rendu fâcheusement célèbre, dès 1901, par ses *Maritimes*, pamphlet publié sous le pseudonyme de "Seylor". On avait exigé sa démission d'enseigne

¹² *Paris-Canada*, 15 nov. 1905.

¹³ O[livier] Diraison-Seylor, *Le pays des petites filles* (Paris, Juven, [1909], in-18, 256 p. La couverture illustrée porte la mention : "Roman de mœurs canadiennes").

de vaisseau... Que faire, à trente ans, sans situation ? Comme tant d'autres, il songea au Canada et s'y rendit vers 1907. L'année suivante, dans *la Patrie* de Montréal, il signe "James de Foley" des articles ternes et peu remarquables. La fortune ne semble pas lui sourire beaucoup là-bas. Mal impressionné dès l'abord par les agents de l'immigration, "aux casquettes chargées d'or jusque sur la visière", "polis comme des bouchers tâtant la viande"¹⁴, il ne voulut pas être de "ces misérables exilés" qui "meurent de leur lutte contre un sol où ne reposent point les os de leurs aïeux"¹⁵. Il préféra s'en retourner bientôt chez lui. Jusqu'à son décès, en 1916, il collabora à la *Revue de l'Europe et de l'Amérique* et donna quelques ouvrages exotiques "à la Loti".

Le pays des petites filles, qui date de 1909, est d'un tout autre genre. Il ferait plutôt penser — avant la lettre et moins le talent — au *Jérôme 60° de latitude nord* de Maurice Bedel. L'héroïne de ce dernier est une jeune Norvégienne assez correcte dans la vie de société mais des plus libres une fois en tête à tête avec son "fiancé", et Dieu sait s'il est facile, d'après l'auteur, de contracter ou de rompre des "fiançailles", en Norvège ! À en croire Diraison, l'attitude extérieure de la jeune Canadienne française ne serait pas moins trompeuse : honnête au foyer, soit ; mais donnez-lui rendez-vous à l'hôtel Windsor de Montréal, ou mieux encore à "Sainte-Martine" [Sainte-Marguerite ?] lieu de villégiature à la mode, dans les monts laurentiens : vous l'y trouverez peu farouche... Ces "petites filles", dont la couverture illustrée nous offre deux types, enfoncées dans leurs fourrures et se détachant sur un fond de clochers et de coupôles, on les jurerait fraîches et candides, malgré leur regard si vif. En fait, elles finiront toutes par tomber.

La thèse est donc ici le contre-pied de celle de Lechartier. Encore si elle était bien défendue ! mais le livre est ennuyeux au possible. On voit que l'auteur a voulu faire entrer dans les dialogues — qui manquent de nerf — les griefs qu'il avait

¹⁴ *Op. cit.*, 47.

¹⁵ *Ibid.*, 122.

amassés contre le Canada et ses habitants. Les caractères, empruntés à la petite et à la moyenne bourgeoisies, sont à peine esquissés. À ses personnages fictifs, Diraison a voulu mêler quelques figures de la vie publique. Sous leurs noms fantaisistes — car ce livre est aussi “à clef” ! — on reconnaît sans peine le chef du gouvernement, sir Wilfrid Laurier (“sir Francis Briton”), le “premier” du Québec, sir Lomer Gouin (“sir Polydore Gerbier”), et le “cardinal Salvando” est sans aucun doute M^{sr} Bruchesi. Quant à l’auteur, il semble s’être attribué le rôle de “Meurisse”, reporter français naturellement sympathique, grand charmeur de cotillons, irrésistible !

Où voulait-il en venir, en définitive ? Ce n’est pas très clair, quoiqu’il déclare dans un “avertissement” : “Je souhaite que [ce roman] apprenne aux Français comment leur nationalité constitue tout le contraire d’un titre sur les routes du monde”, et qu’il voie lui-même dans son livre “une étude utilitaire (*sic* !) et sentimentale des Canadiens français”¹⁶. Ce qui ressort beaucoup mieux, c’est que Diraison avait mauvais caractère et entendait se venger du peu d’attention accordé outremer à sa prose.

Une charge aussi grossière n’eût mérité qu’indifférence et mépris de la part des Canadiens. Ceux-ci, au contraire, prirent l’affaire au tragique. Elle fut longue à s’effacer des mémoires et le bruit courut même que l’ouvrage avait été l’objet d’une intervention en haut lieu : à la prière du gouvernement canadien, les Affaires étrangères auraient fait mettre l’édition au pilon¹⁷ ! Le dépôt légal ne fut pas fait, ce qui ne signifie rien ; mais le roman, devenu aujourd’hui introuvable, ne fut pas interdit et l’auteur ne vint pas à résipiscence, puisque *le Pays des petites filles* fut réimprimé en 1913 pour la collection dite “Bibliothèque des Curieux”.

Quoi qu’il en soit, dès qu’il en eut connaissance, le journal même qui avait accueilli naguère Diraison, *la Patrie*, fulmina

¹⁶ *Le pays* . . . , 6.

¹⁷ Ces rumeurs anciennes nous ont été rapportées par feu Aegidius Fautoux, qui les jugeait absolument fantaisistes.

contre le roman, "tissu des plus basses calomnies contre notre race, contre nos institutions, nos hommes publics, écrit dans un style de portefaix et parsemé de nombreux détails pornographiques" ¹⁸. Le critique, après avoir reproché au "vil personnage" le "pain qu'il a mangé à notre table", demandait "au nom de la morale publique", que le "sale pamphlet" fût confisqué par la douane. Quelques jours plus tard, *l'Action sociale* de Québec revenait à la charge et insistait pour que la douane intervînt ¹⁹.

Ces transports d'indignation, qui nous semblent aujourd'hui outrés et nous font sourire, démontrent suffisamment que *le Pays des petites filles* avait produit au Canada un scandale analogue à celui des *Maritimes* en France... Roman et romancier sont depuis longtemps tombés dans un oubli mérité. Aussi sommes-nous surpris de trouver ce cacographe au nombre des écrivains admis par MM. Talvart et Place dans la galerie, par ailleurs sérieuse, de leur vaste *Bibliographie* ²⁰. Nous avouons ne souscrire nullement à leur opinion sur cet auteur soi-disant "passionné et véridique", qui apporterait "un relief et une couleur intense à ses récits". Prétentieux et faux, son style abonde en amphigouris ²¹. Au lieu de voir en Diraison "une belle figure littéraire et héroïque", nous estimons qu'en publiant *le Pays* (de même que *les Maritimes*, autre pamphlet à clef), il a agi perfidement et fait œuvre de mauvais Français ²².

¹⁸ *La Patrie*, Montréal, 28 oct. 1909.

¹⁹ *L'Action sociale*, Québec, 30 oct. 1909. Cette idée d'installer *Anastasie* aux douanes a toujours surpris les étrangers; mais n'est-ce pas là un excellent point de filtrage?

²⁰ H. Talvart & J. Place, *Bibliographie des auteurs modernes de langue française*, IV: 240-241. Cet ouvrage ne cite pas de critiques françaises au sujet du *Pays*... Nous n'en connaissons pas non plus. Nouvel étonnement, en trouvant dans le très récent *Grand Larousse encyclopédique* un article consacré à ce falot romancier!

²¹ Voici, à titre de spécimen, un passage du *Pays des petites filles*: "Oui, l'uniformité des désirs et leur nombre faisaient tout pour la facile compréhension du moment. Nulle féminité débordante, aucun trafic de volupté pour enfiévrer l'heure.

"Et pourtant, du tréfonds de cette extériorisation neutre, quoi donc se cristalliserait, sinon la volupté d'amour, comme partout, comme toujours?" (p. 39).

²² Notre condamnation vise, bien entendu, l'écrivain plutôt que l'homme. Nous savons que celui-ci sut se racheter en mourant au champ d'honneur, en 1916. *L'Anthologie des Ecrivains morts à la guerre* (II: 230, art. signé

Qui a lu, au Canada, *Sur les deux rives* ²³, roman "canadien" de Léon de Tinseau vieillissant ? Le livre parut la même année (1909) que *le Pays*, et semble avoir été reçu avec une égale indifférence... sur les deux rives. Nous avons déjà mentionné le passage de ce romancier au Canada, en 1890 ²⁴. Revint-il au pays vers 1908, comme le pense un critique canadien ²⁵ ? C'est possible, mais nous n'avons pas trouvé trace de ce second voyage.

Dans son roman, l'aristocratique écrivain prétend raconter les expériences colonisatrices d'un noble Vendéen, à demi-ruiné, qui se transporte avec sa famille dans la région du lac Saint-Jean. À l'auteur, il ne faut pas moins de 405 pages, qui baignent "dans le pathétique et le sentiment" ²⁶, pour nous exposer cette lointaine odyssée. Certes, l'ouvrage comporte des tableaux superbes, des scènes bien rendues, comme, par exemple, ce passage qui se rapporte au fils du gentilhomme :

Pendant le carême qui, à Québec, n'est pas un mot vide de sens, Olivier vécut dans une retraite relative. L'extrême dévotion des fidèles pendant les cérémonies de la cathédrale fit sur lui une profonde impression. Dans le chœur, les longues files de séminaristes en surplis nuageux l'attiraient par la grande sérénité peinte sur tous ces visages. Au bas des marches, les élèves du petit séminaire, un peu étranges dans les longues ceintures vertes qui serraient leurs redingotes, semblaient attendre avec impatience l'heure où ils pourraient, eux aussi, franchir ces degrés, occuper ces stalles.

Ou encore ce paragraphe sur le grand fleuve :

Noble Saint-Laurent ! C'est l'épithète que lui attribuent, sans s'être donné le mot, tous ceux qui ont écrit son nom sur la feuille volante, ou sur la page

"Iann Kermor") cite des extraits d'autres œuvres de Diraison, sans même mentionner le vilain livre "canadien".

²³ L. de Tinseau, *Sur les deux rives* (Paris, Calmann-Lévy, [1909]).

²⁴ Voir *Revue*, XX, n° 1 : 66.

²⁵ Louvigny de Montigny, *La revanche de Maria Chapdelaine* (Montréal, Ed. de l'A.C.F., 1937), 149.

²⁶ *Ibid.*, 149.

d'un heureux livre destiné à ne pas périr. Aussi, quel autre fleuve, dès sa naissance, est entouré d'une gloire pareille ? Il voit le jour dans une étendue de lacs spacieux comme autant de mers où, longtemps il se repose avant de bondir dans l'élan fougueux de sa jeunesse, et d'ébranler, à Niagara, les fondements de la terre. Une seconde fois, cent lieues plus bas, il déchaîne sa force aux rapides de Montréal. Pour le franchir, un pont coûta cent millions à la grande cité, car ce roi du continent exige des offrandes dignes de lui...²⁷

Cependant, l'abondance des descriptions rend la lecture fastidieuse à la longue : cela sent par trop la documentation.²⁸ C'est précisément l'écueil qu'évita Louis Hémon en situant dans le même cadre du lac Saint-Jean une idylle dont la vie, pourtant, ne sera jamais absente.

Selon l'ordre strictement chronologique, nous devrions parler maintenant de *Maria Chapdeleine*, puisque le départ de Louis Hémon pour le Canada remonte à 1911, et que c'est dès janvier 1914 que le roman commença de paraître en feuilletons dans un grand quotidien de Paris. Mais ce "récit du Canada français" passa alors presque inaperçu, et il faudra attendre jusqu'à 1921 pour qu'il soit révélé au monde d'une façon qu'on peut qualifier de "sensationnelle". L'auteur et son œuvre nous semblent donc mieux à leur place dans l'après-guerre.

§ 11. Universitaires

Nous voudrions grouper ici, sous cette appellation d' "universitaires", des conférenciers, des professeurs de lettres ou de sciences qui séjournèrent au Canada pour un temps plus ou moins long, entre 1880 et 1914.

²⁷ *Sur les deux rives*, 265, 61.

²⁸ Il est remarquable que, des quelque quarante titres de cet auteur, aucun n'ait survécu. Marcel Proust, qui ne pouvait le sentir, l'a portraituré incidemment, à la soirée fameuse de Mme de Saint-Euverte, sous les traits d' "un romancier mondain qui venait d'installer au coin de son œil un monocle, son seul organe d'investigation psychologique et d'impitoyable analyse" (Ed. *Pléiade*, I: 327).

Ce furent avant tout des messagers de la pensée française, mais, en revanche, ils ne purent s'empêcher d'observer sur place la vie politique, intellectuelle et morale du pays, et certains rentrèrent en France avec des études bien documentées qu'ils livrèrent au public.

De la part de ces hommes cultivés, on ne peut appréhender des réquisitoires, des "sorties" contre le traditionalisme et l'esprit religieux du peuple canadien, encore que tous ces missionnaires laïcs ne s'embarquent pas sans idées préconçues. L'un des préjugés les plus en vogue à cette époque consiste à proclamer la supériorité de l'éducation anglo-saxonne. De 1885 à 1900, malgré tant de divergences d'opinion, malgré Fachoda, malgré les Boers, des Français chantent à qui mieux mieux les avantages de la pédagogie d'outre-Manche, et surtout la large part qu'elle accorde aux exercices physiques, aux jeux de plein air. Chose curieuse, à partir de 1904, année pourtant de l'Entente cordiale, l'attention semble se porter davantage vers les États-Unis. Dominés par la figure haute en couleur de leur Président, ils vont d'abord, grâce à leur Exposition universelle de Saint-Louis, tenir quelques mois la vedette du monde civilisé.

Pas plus que les autres Français, les catholiques n'échapperont au courant anglophile. On verra le "Sillon" de Marc Sangnier s'orienter en ce sens, mais, bien avant, l'abbé de Tourville et son École de la Science sociale avaient célébré les bienfaits des méthodes anglaises. En 1897, cette doctrine allait trouver son manifeste dans *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*²⁹.

²⁹ E. Demolins, *À quoi tient la supériorité...* (Paris, Firmin-Didot, [1897]). Ce mouvement fut suivi avec intérêt par des Canadiens. Certains allèrent même jusqu'à s'y incorporer, à preuve ce passage d'une Conférence d'Aegidius Fauteux (10 déc. 1901): "Suivant la théorie que M. Demolins a apprise à l'univers étonné, nous appartenons à cette formation communautaire dont l'effet déprimant doit fatalement nous livrer à la merci des peuples à formation particulariste, comme les Anglo-Saxons. Des Canadiens eux-mêmes, jusque dans l'organe de M. Demolins, la *Science sociale*, ont tenu à appuyer cette bizarre théorie et à apporter en exemple l'infériorité de leurs propres compatriotes" (*la Patrie*, 14 déc. 1901). Ajoutons que l'un des premiers partisans de Demolins au Canada fut Léon Gérin, qui allait devenir l'un des "as" de la Science sociale.

L'auteur, Edmond Demolins, ne discutait pas le fait de cette supériorité: la considérant comme démontrée, il en recherchait les causes par un parallèle hardi entre les deux mondes — le latin et l'anglo-saxon — dont il étudiait tour à tour le système d'enseignement, la vie privée et la vie publique. Il ne tarderait pas, d'ailleurs, à appliquer ces mêmes principes, de façon rationnelle et compréhensive, dans son École nouvelle — l'“École des Roches” — qui continue de former des Français “bien armés pour la vie”.

Seulement, cette théorie généreuse devait, indirectement, faire tort aux Canadiens français: qu'allaient dire les partisans de Demolins de ce petit peuple demeuré obstinément “communautaire” au milieu d'Anglo-Saxons farouchement “particularistes” ? Les intéressés l'apprendraient après le passage parmi eux du baron Pierre de Coubertin.

En 1889, le futur rénovateur des Jeux olympiques ne comptait que 28 ans. Par un arrêté en date du 17 juillet, le Ministre de l'Instruction publique lui confiait “une mission au Canada et aux États-Unis à l'effet d'y visiter les universités et les collèges, et d'y étudier l'organisation et le fonctionnement des associations athlétiques fondées par les jeunes gens de ces deux pays”³⁰. Le résultat de cette enquête fut un ouvrage de 380 pages: *Universités transatlantiques*³¹.

Pierre de Coubertin, nous apprend un de ses biographes³², abhorrait Dupanloup et partait tout pénétré d'admiration pour la formation des jeunes Anglais. Il les avait “découverts” à la lecture de *Tom Brown's Schooldays*³³, puis étudiés chez eux lors d'un séjour dans les Îles britanniques. À son retour d'Amé-

³⁰ Coubertin cite ce décret à la fin de son livre, 363.

³¹ P. de Coubertin, *Universités transatlantiques* (Paris, Hachette, 1890).

³² E. Seillière, *Un artisan d'énergie française: Pierre de Coubertin* (Paris, Didier, 1917). Etude qui ne présente rien de remarquable.

³³ Roman, célèbre en son temps (1855), dont l'action se passe au collège de Rugby, alors que le Dr Thomas Arnold y avait introduit d'importantes réformes. De ce livre assez ennuyeux, le cinéma américain a tiré (1938) un film plein de vie et de fraîcheur.

rique, il va unir dans un même culte et les États-Unis et la vieille Angleterre.

Et le Canada ? L'auteur lui consacre un chapitre intitulé "Canada britannique et Canada français", indiquant par là qu'il n'entend pas confondre dans une commune appréciation les deux éléments ethniques du pays.

Disons d'abord que, ce qui intéresse Coubertin par-dessus tout, c'est l'enseignement "commercial et scientifique", la culture physique, les "shower baths", les "debating societies" . . . Comme tout cela fait souvent défaut chez les Canadiens français d'alors, il n'hésite pas à proclamer leur infériorité ! La seule vue de Montréal l'inquiète : "D'innombrables clochers surgissent de tous côtés : églises, couvents, séminaires, qui vont s'enrichissant toujours et constituent un des dangers de l'avenir . . . Aussi, "quelle révolution ils sont en train de se préparer là-bas !" Les maisons religieuses, même l'université Laval, lui paraissent "sales et mal tenues". À Montréal justement, il rencontre la "promenade" du petit séminaire : il ne prise guère la mine des collégiens, gênés dans leur longue tunique. On dirait, assure-t-il, "un cortège de ratés". Parcourt-il les dortoirs ? il n'y voit que "des cuvettes microscopiques, mises là comme à regret". Toutes ces lacunes, il les attribue plus ou moins directement à l'esprit rétrograde du clergé. À l'adresse des Canadiens français, il s'écrie : "Songez à vos écoles, qui ne sont pas brillantes, et émancipez vos enfants qu'on tient captifs : engendrez des idées en même temps que des enfants ; défrichez les sciences aussi bien que vos forêts" ³⁴ !

Les Canadiens furent, une fois de plus, indignés ; mais ils ne tardèrent pas à trouver parmi les compatriotes de Coubertin un ardent défenseur. La même année, le vicomte de Bouthillier-Chavigny ripostait par *Justice aux Canadiens français* ! ³⁵ Ce noble monsieur qui avait, peu auparavant, fait un voyage dans

³⁴ *Universités* . . . , 129-188, 131, 150, 159, 149, 180.

³⁵ V^{te} de Bouthillier-Chavigny, *Justice aux Canadiens français* ! (Montréal, Cadieux & Derome, 1890).

l'Ouest canadien, prétendait "réfuter" Coubertin. En réalité, il se contenta d'exalter les qualités et les vertus des Canadiens français, ce que le sportif baron n'avait jamais contesté, car il avait loué chez eux l'endurance, le courage, la fécondité... Les éloges de Bouthillier-Chavigny ne prouvaient pas que ce peuple eût, autant que les Anglo-Saxons, le goût du football et de l'hydrothérapie: or ce sont ces "tares", énormes à ses yeux, que Coubertin voulait souligner. Mais, tout à l'encontre d'Albert Métin, qui devait dire à peu près les mêmes choses, il s'était exprimé en termes jugés "grossiers et blessants", et les intéressés furent longtemps à s'en souvenir ³⁶.

Ferdinand Brunetière a raconté ³⁷ comment furent fondées au Canada les chaires de littérature française. En 1896, il séjournait aux États-Unis pour une tournée de conférences, lorsqu'il fut invité par M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice, à venir parler à Montréal. L'académicien donna, en effet, le printemps suivant, à l'Université, trois cours, dont l'un sur Bossuet fut particulièrement apprécié. À cette occasion, M. Colin lui fit part de son intention de fonder deux chaires, l'une à Québec, l'autre à Montréal. Les titulaires, nommés généralement pour deux ans, seraient choisis après entente entre universités françaises et universités canadiennes (c'est dire qu'ils devraient fournir de sérieux gages d'orthodoxie !) La compagnie de Saint-Sulpice se chargerait de tous les frais...

Brunetière fut enchanté de la proposition: à ses yeux, "pour entretenir cet îlot de culture française" dans le monde anglo-saxon, rien ne saurait rendre à la France "un service de plus longue portée". C'était, à vrai dire, un premier pas, en attendant

³⁶ Au nombre des soi-disant petits "ratés" du collège de Montréal, rencontrés par Coubertin, se trouvait un futur avocat, Aegidius Fauteux, qui, dans sa conférence du 10 déc. 1901, ne manqua pas de rappeler les réclamations soulevées de toutes parts par le livre de "ce baron, de sportive mémoire" (*La Patrie*, 14 déc. 1901).

Quarante ans plus tard, dans sa thèse sur *l'Influence de Voltaire au Canada*, M. Marcel Trudel rappellera la "mission pédagogique" confiée à ce "nommé de Coubertin", et la réplique qu'il s'attira de la part de son compatriote Bouthillier-Chavigny (II: 171-172).

³⁷ *Un Français au Canada*, art. du *Gaulois*, dans *Paris-Canada*, 1^{er} déc. 1902.

l'échange de conférenciers, destiné, après la guerre de 1914, à rapprocher davantage les deux pays.

Dès l'automne de 1897, le projet était en pleine exécution. Le premier français à professer à Montréal, puis à Québec, de 1897 à 1900, fut Pierre Champagne de Labriolle, ci-devant pensionnaire de la fondation Thiers. Lui succédèrent, à partir de 1901: François Laurentie, ancien élève de Normale supérieure, Augustin Léger, Louis Arnould (ce dernier détaché de Poitiers), Louis Gillet, futur académicien; René du Roure, qui passa ensuite à McGill; et enfin, au moment de la guerre, René Gautheron³⁸.

Parmi ces divers professeurs, le seul qui, à notre connaissance, ait publié des souvenirs de quelque envergure est Louis Arnould, avec *Nos Amis les Canadiens*³⁹. Et c'est précisément l'un des meilleurs livres — l'un des mieux sentis, en tout cas — qu'on ait donnés sur la question. Le professeur Arnould, il est vrai, demeura au pays à une époque singulièrement intéressante. Quand il arriva, en 1905, pour deux ans, il n'y avait pas si longtemps que le premier ministre Laurier avait proclamé: "Le Canada est une nation", et prédit que le vingtième siècle serait celui du Canada. Cette prophétie semblait en voie de se réaliser, et un chroniqueur de *Paris-Canada* exagérait à peine lorsqu'il écrivait en 1903: "Il n'y a pas une voix discordante dans le concert qui s'élève de toutes parts, chantant la prospérité du Canada"⁴⁰. Ce début de siècle, en effet, est marqué dans tous les domaines par une activité fiévreuse que vient étayer un robuste optimisme: situation favorable qui se prolongera sans défaillance jusqu'à la "dépression" de 1912 et sera, quoique sur une moindre échelle, comme une anticipation du grand "boom" des années 1920-1929.

³⁸ Jusqu'à la fondation à Québec d'une Ecole normale supérieure (1920), l'université Laval semble avoir eu les mêmes professeurs français que Montréal, sauf Louis Allard (de 1903 à 1905), qui passa ensuite à Harvard (Renseignements aimablement fournis par M. Auguste Viatte, longtemps titulaire de la chaire de l'Ecole normale après 1933).

³⁹ L. Arnould, *Nos Amis les Canadiens* (Paris, Oudin, 1913). Préface d'Etienne Lamy. Gravures, cartes.

⁴⁰ *Paris-Canada*, 15 mars 1903, art. signé "Fantasio".

Le professeur Arnould se verra donc en présence de Canadiens français plutôt fiers d'eux-mêmes et confiants dans l'avenir. De par ses fonctions, il s'intéressera naturellement à la langue parlée et à la jeune littérature, ainsi qu'à l'histoire du pays, insistant surtout sur l' "année terrible" où la France perdit sa colonie. Il a des réflexions justes et pratiques sur l'immigration française d'hier et d'aujourd'hui. En passant, il aborde un sujet généralement oublié de ses compatriotes: la façon qu'ont les Canadiens d'envisager la mort; mais le mérite principal d'Arnould a été de bien définir l'âme canadienne française, en la montrant sous son triple aspect américain, britannique et spécifiquement français.

Ce chapitre d'une soixantaine de pages est un modèle d'analyse, plus fine sans doute que pénétrante, mais où le professeur nous transporte en pleine observation directe et nous tient sous le charme de ses propres expériences. Trop souvent, affirme-t-il, à la question: "Qu'est-ce que l'âme canadienne?" les Français font des réponses contradictoires, suivant qu'ils ont "souffert" au Canada, ou qu'ils n'ont fait que "le traverser plus ou moins triomphalement". Et d'ajouter: "Ceux-ci, tout chauds de leur succès, affirment que c'est une âme merveilleuse, les autres répondent crûment qu'elle est un ramassis des défauts des deux races, française et anglaise"⁴¹. Lui, "mûri par trois années de réflexion", tout en admirant ce rameau détaché du vieux tronc français, n'a pas voulu celer les imperfections qu'il a remarquées. Entre autres choses, il reprochera aux Canadiens de manquer de nuances et de n'avoir pas suffisamment le souci du "fini" dans leurs manières et dans leur travail.

Parue d'abord dans le *Correspondant*⁴², cette partie du livre n'alla pas sans causer quelque émotion ni sans soulever des polémiques. Ces réserves, à la vérité, ne portaient que sur des points de détail, et l'auteur rencontra autant de Canadiens que de Français pour le louer de son impartialité⁴³. Avec le

⁴¹ Nos amis..., 33.

⁴² En août 1909.

⁴³ Parmi les critiques français, on peut mentionner "Junius", dont les *Billets* quotidiens, dans l'*Echo de Paris*, jouissaient d'une certaine auto-

recul du temps, les jugements de cet aimable professeur nous apparaissent dans toute leur objectivité, quoique certains des défauts signalés se soient atténués, grâce à l'évolution de la culture. Aussi, quand il s'agira pour nous, à l'aide de multiples témoignages, de définir l'âme canadienne, les opinions de Louis Arnould nous seront-elles d'un grand prix.

En 1898, un an après Brunetière, le Canada français accueille chaleureusement René Doumic, dont les conférences à Harvard et ailleurs ont été fort goûtées. À Montréal, il parlera à cinq reprises des Romantiques, et chaque fois les salles seront bondées. De son côté, le futur académicien sera naturellement sensible au culte des Canadiens pour tout ce qui est français. Après s'être défendu de vouloir livrer des "impressions", il se laissera gagner et confiera à une revue d'amitié franco-canadienne quelques pages d'observations personnelles. Avec une parfaite bonhomie, il nous avoue regretter de n'avoir pas été "gelé" (*sic*) au Canada: il avait pourtant abordé le pays "avec des couvertures, des manteaux de fourrures, des chaussures blindées", bref, "tout l'attirail des expéditions au pôle Nord"⁴⁴ !

Invité à son tour par Harvard, en 1899, Edouard Rod s'arrête à Montréal, réalisant ainsi, nous dit-il, "un vieux rêve d'enfant". Il y donne trois conférences, puis va visiter les environs. Nous n'hésitons pas à nous annexer cet Helvète, calviniste de surcroît, mais si français de mentalité, et qui ne semble pas déçu de ce qu'il voit. Pour l'attester, il nous a laissé un joli tableau de la région des Laurendides, encore hantée par le souvenir du curé Labelle⁴⁵.

rité. Dans sa chronique du 26 déc. 1912, il range Arnould parmi les "défenseurs sociaux" de la France, car, assure-t-il, ce professeur est de ceux qui, "par leurs travaux, par leur courage civique, rendent des services signalés à la France et même à leur corporation". Il voit dans *Nos amis...* "une œuvre utile, d'une franchise et d'une courtoisie égales". Il mettrait même ce livre "au-dessus de celui de M. Siegfried" (*Le Canada; les deux races*, publié en 1906).

⁴⁴ R. Doumic, "Impressions du Canada", *Revue des Deux-Frances*, (août 1898): 97-106.

⁴⁵ Ed. Rod, *Reflets d'Amérique* (Paris, Sansot, 1905), chap. int. "Colons du Canada", 70-89.

Il semble bien que Louis Madelin fut aussi des nôtres pour quelque temps vers 1908. Il nous l'a lui-même affirmé, mais nous n'avons pas trouvé trace de son passage. L'historien de Fouché ne fut pas, comme certains l'ont pensé, l'un des conférenciers invités par l'Alliance française⁴⁶.

Sans bénéficier de réceptions tant soit peu officielles, d'autres "universitaires" traversèrent le pays au cours de ces trente-cinq ans. Mentionnons ici le Dr Paul-Louis Couchoud qui, le 2 mars 1905, résumait ses impressions dans une conférence faite à la Sorbonne pour la Société des Amis de l'université de Paris⁴⁷. De son bref séjour au Canada français, il a rapporté des images bien observées, surtout dans les milieux ruraux. Nos *habitants* lui ont paru "gens dévots et railleurs, très finauds, grands faiseurs de contes, [...] tels qu'on se figure les paysans champenois du temps de LaFontaine". Il les a trouvés particulièrement bien installés dans leur Province: "Aucun n'a l'étoffe d'un millionnaire, mais tous sont à leur aise, et ne comptent pas les enfants qui leur viennent."⁴⁸ Mais, peut-être, ce Français cultivé conclut-il trop sommairement: "À part le sang et la langue, [le Canada] ne nous doit presque rien."⁴⁹

Boursier du "Tour du monde", Henry Goy, qui s'était arrêté à Québec le 10 octobre 1913, eût sans doute rapporté d'Amérique de plus abondantes notes, si son séjour n'avait été

⁴⁶ Du moins il ne figure pas dans l'Album-souvenir publié par le Dr Paul Villard en 1942.

⁴⁷ Le texte nous en a été heureusement conservé par la *Revue Bleue* (20 mai 1905): 634-639.

⁴⁸ *Op. cit.*: 636.

⁴⁹ Comme tout conférencier qui se respecte, Couchoud voulut y aller de sa petite anecdote. Il conta la suivante:

"A un éminent conférencier français [Brunetière ?] l'archevêque de Montréal aurait dit:

— Vous serez étonné de quelques-uns de nos tours de langage. Nous parlons toujours la langue de Bossuet !

— Vous avez de la chance ! répondit l'autre. Au XVII^e siècle, il n'y avait que Bossuet qui la parlait !"

Qu'un Canadien plus ou moins notable ait commis pareille naïveté, c'est possible, mais l'attribuer à l'Archevêque d'alors, Mgr Paul Bruchesi, c'est bien mal connaître ce prélat fin et averti !

brutalement interrompu par la déclaration de la guerre. Il passa toutefois au Canada trois semaines dont il profita pour se documenter sur l'enseignement, en particulier au degré supérieur et dans les écoles normales. Il laisse bien entendre que les méthodes lui ont paru désuètes et pas assez "scientifiques", mais il s'exprime toujours avec circonspection: "La lutte des opinions opposées, écrit-il, devient peu à peu un combat autour de l'église où l'on cite notre France moderne pour la maudire ou pour la prendre comme exemple . . . Un Français qui passe ne peut qu'écouter et se taire, en souhaitant qu'une entente se fasse entre les partis en présence, pour le mieux des intérêts de notre nationalité."⁵⁰ Sages paroles, que tant d'autres auraient dû mettre en pratique !

Il nous reste à parler du plus illustre d'entre les "universitaires" qui nous étudièrent de près: André Siegfried, dont l'ensemble des ouvrages, échelonnés sur un demi-siècle et tenus constamment à jour, constituent, sur le Canada économique et politique d'alors, une somme de documentation vraiment unique.

Ce sera l'objet de notre prochain article.

(à suivre)

ARMAND YON

⁵⁰ H. Goy, *De Québec à Valparaiso: Paysages, peuples, écoles* (Paris, A. Colin, 1917), 17.